



Un fiacre s'arrêta à côté de moi. — Page 207, col. 3.

au précipice, comme le paysan le lui indiquait par signes. Le pays était si beau et si étrange, la clarté lunaire le faisait paraître si terrible, qu'elle ne voulait rien perdre d'un spectacle nouveau pour elle. Dans les angles de la rampe, lorsque les bœufs avaient fait tourner les roues de devant et que l'arbre emportait tout d'une pièce les roues de derrière jusqu'à menacer de leur faire franchir le vide, la voyageuse étonnée se roidissait encore un peu involontairement sur son étrier de corde. Le bouvier parlait alors d'un ton calme et doux à ses bêtes, et cette voix, qui semblait mesurer leur pas docile au moindre pli de terrain, rassurait Caroline comme celle d'un esprit mystérieux qui disposait de sa destinée.

— Et pourquoi donc aurais-je peur? se demandait-elle; comment pourrais-je tenir à une vie désormais affreuse, à une suite de jours dont la perspective est plus effrayante cent fois que la mort? Si je tombais là, dans ce gouffre, je serais brisée instantanément. Et quand même j'y souffrirais une ou deux heures avant d'expirer, qu'est-ce que cela au prix des années de chagrin, de solitude et peut-être de désespoir qui m'attendent?

GEORGE SAND.

— La suite au prochain numéro. —

LE NEVEU DE MA TANTE

PAR CHARLES DICKENS.

X

MA TANTE M'ÉTONNE.

J'écrivis à Agnès aussitôt que Dora et moi nous fûmes engagés l'un à l'autre. Je lui écrivis une longue lettre, dans laquelle j'essayais de lui faire comprendre combien j'étais heureux, combien Dora était charmante. Je la suppliais de ne

pas confondre cette passion sérieuse avec les ridicules caprices qui l'avaient autrefois fait rire.

Je m'interrompis au milieu de cette lettre, et l'image d'Agnès m'apparut comme celle du bon génie de ma jeunesse, convertissant ma chambre silencieuse en un sanctuaire d'où sa céleste influence écartait les agitations de la vie. Je ne lui parlais pas de Steerforth; je lui disais seulement qu'il y avait eu des larmes douloureuses dans la famille de Yarmouth, par suite du départ d'Émilie, et que j'en avais été doublement malheureux à cause de circonstances particulières. Je savais que la perspicacité d'Agnès devinerait toute la vérité, et qu'elle ne serait jamais la première à prononcer le nom de mon perfide ami.

La réponse à cette lettre fut un nouveau haume pour moi. Il me sembla entendre la voix bien-aimée de ma confidente.

Récemment Traddles m'avait fait deux ou trois visites sans me trouver; mais il avait rencontré Peggoty chez moi, et apprenant qu'elle était ma vieille bonne (ce qu'elle révélait si volontiers à tout venant), il était resté pour causer avec elle... Dieu sait qu'elle était inépuisable sur ce sujet de conversation.

Cela me rappelle non-seulement que mistress Crupp avait abdicqué toutes ses fonctions de ménagère dans mon appartement, après s'être excusée, sous prétexte qu'elle ne voulait avoir de communications d'aucune sorte avec des espionnes et des dénonciatrices (sans nommer personne). Voyant que j'affectais de ne pas la comprendre, elle se bornait depuis quelque temps à tendre des espèces de trappes et de pièges à Peggoty sur les escaliers, espérant qu'elle finirait par s'y casser un bras ou une jambe. Je trouvais un grand inconvénient à vivre ainsi en état de siège; mais j'avais trop peur de mistress Crupp pour ne pas prendre la chose en patience.

Traddles parvint enfin à me rencontrer moi-même, et profita de ma sympathie d'amoureux pour me vanter toutes les vertus de sa Sophie, qui, en vérité, les avait toutes, servant d'insti-

tutrice à l'une de ses sœurs, de bonne d'enfant à une autre; de femme de chambre à une troisième, etc. Il m'apprit aussi que monsieur Micawber était réduit à se cacher sous le pseudonyme de Mortimer, ses créanciers n'étant pas tous satisfaits de la saisie générale de son mobilier et de celui de son locataire Traddles. A ce propos, mon ami venait prier de l'accompagner avec Peggoty chez un huissier-priseur, qui, ce jour-là même, devait mettre aux enchères la petite table ronde au dessus de marbre et le pot de Sophie. Traddles ne doutait pas que s'il était reconnu par l'huissier, il payerait au poids de l'or ces précieux articles, et il voulait que Peggoty ou moi nous lui rendissions le service de surenchérir à sa place. Nous n'eûmes garde de refuser le brave garçon, qui, ayant reconquis ainsi à un prix raisonnable le futur mobilier de son ménage voulut porter dans ses bras, depuis Tottenham-Court-Road jusqu'à Temple-Bar, le pot à fleurs de sa chère Sophie.

Quand nous rentrâmes chez moi, Peggoty et moi, je lui fis observer que les trappes de mistress Crupp avaient disparu de l'escalier, et je crus reconnaître aussi les traces de pas récents. Nous fûmes étonnés tous les deux de trouver la porte de mon petit salon ouverte et d'entendre parler dans l'intérieur. Nouvelle surprise d'y apercevoir ma tante et monsieur Dick, ma tante assise sur un tas de bagages, avec deux canaris devant elle et son chat sur ses genoux, comme un Robinson Crusôé femelle, monsieur Dick appuyé sur un grand cerf-volant.

— Ma chère tante! m'écriai-je, quel plaisir inattendu!

Nous nous embrassâmes cordialement, et mistress Crupp, qui était là occupée à faire du thé, ne crut pas pouvoir se montrer trop attentive en disant qu'elle savait bien que monsieur Copperfield serait le plus heureux des hommes en recevant sa famille.

— Et vous, dit ma tante à Peggoty intimidée par son aspect imposant, comment êtes-vous?